

Maurice Delcroix et Catherine Gravet

ALEXIS CURVERS ET MARGUERITE YOURCENAR AU TEMPS DE L'AMITIÉ

En janvier 1954, le Liégeois Alexis Curvers envoie à Marguerite Yourcenar le premier numéro de *La Flûte enchantée*, cahier de poésie qu'il imprime lui-même. Jusqu'en novembre 1956, ils entretiendront une correspondance de plus en plus amicale, voire confidentielle, à laquelle participe l'helléniste Marie Delcourt, épouse de Curvers. Ils échangent œuvres et commentaires, enthousiastes de sa part à lui, mâtinés de critique de sa part à elle. Quand elle lui apprend sa venue à Liège, il se fait son imprésario et l'éditeur de ses poèmes (*Les Charités d'Alcippe*). Cette ultime prévenance entraînera leur rupture.

RELIEF 2 (2), 2008 – ISSN: 1873-5045. P199-215

<http://www.revue-relief.org>

URN:NBN:NL:UI:10-1-100006

Igitur, Utrecht Publishing & Archiving Services

© The author keeps the copyright of this article

Le 3 février 1952, le Liégeois Alexis Curvers remercie le poète Paul Dresse de Lébioles, avec qui Marguerite Yourcenar était déjà en relation¹, de lui avoir recommandé « les admirables *Mémoires d'Hadrien* ». S'il souhaite que l'auteur soit avertie de son admiration, ce serait par son ami « s'il en a l'occasion », car lui-même tergiverse : « Je lui écrirais moi-même sur-le-champ si j'avais plus de courage ». Mais il s'interroge sur elle et particulièrement sur ses penchants : « Il est curieux que, si visiblement attentive à l'Aphrodite céleste, elle la célèbre [...] dans le sexe qui n'est pas le sien » (DBG 1). Dans sa réponse du 5 février, Paul Dresse la compare physiquement à Léon Daudet, philosophiquement à André Gide, et

conclut : « une maîtresse femme » (AC) – « Adorable femme » dira Curvers, deux ans plus tard (28 janvier 1954, DBG 2).

En décembre 1953, Curvers imprime lui-même, artisanalement, le premier numéro de ses « cahiers d'art poétique », nommés *La Flûte enchantée* en mémoire d'une poétesse amoureuse de Mozart – Catherine Fauln – dont il a hérité la presse. Envoyé à Yourcenar (chez Plon) le 14 janvier 1954 et « sans espoir de réponse » (28 janvier 1954, DBG 2), offert non sans préciosité comme une « aubade »², le cahier mentionne dans la rubrique « À lire toutes affaires cessantes », en 3^e de couverture, *Mémoires d'Hadrien*.

Mais la réponse vient, rapide, qui témoigne d'une lecture attentive et loue la belle présentation, le niveau « très exceptionnel » de la plupart des poèmes – dont celui de Curvers –, « le courage de reprendre le ton de l'élegie intime du XIX^e siècle », ravivant ainsi « tout un monde de nuances perdues » (25 janvier, *HZ*, 295)³. Suivront bientôt abonnements, encouragements, conseils. Le contact est noué. Le deuxième cahier paraît le 13 mai 1954, avec une traduction, par Yourcenar, d'épigrammes de Callimaque. En l'espace de trois ans, quelque cinquante lettres, cartes postales ou télégrammes vont s'échanger, sans compter les probables contacts téléphoniques. Une première rencontre physique a lieu en avril 1954, chez les Dresse. Curvers remercie son ami : l'invitée a « dépassé notre attente, autant par le simple et chaud rayonnement qui émane d'elle que par la force et l'équilibre de son esprit » (11 avril 1954, DBG 5). Yourcenar et lui se reverront deux jours à Fayence, dans le Var, en avril 1955, à Liège en novembre 1956, pour la dernière fois. De cette relation de trois ans, la critique yourcenarienne ne retient le plus souvent que la rupture, quitte à inventorier dans leur œuvre et ailleurs tout ce qui les rapproche, comme par exemple leur attachement au latin et à l'Antiquité classique, leur défense des orphelins et des animaux (voir Halley, Delcroix, Deprez). Tâchons de jauger l'amitié.

Le bon accueil réservé par Yourcenar à l'initiative éditoriale de Curvers peut s'expliquer, fût-ce par conjecture. Tout comme lui, elle est entrée en littérature adolescente et par la poésie. Comme lui, elle n'a pas cessé d'en écrire⁴. La ligne poétique des cahiers est proche de la sienne. Si elle attend l'invitation de son correspondant pour lui envoyer ses

Callimaque et par la suite quelques poèmes, elle acceptera sans ambages, en août 1956, sa proposition d'en rassembler en plaquette « à l'enseigne » de la *Flûte*. Une raison d'un autre ordre a pu favoriser le début de la relation : la seconde lettre de Curvers (30 janvier 1954, HL) associe à son hommage Marie Delcourt sa femme, helléniste de renom, professeur à l'université de Liège, auteur d'un *Périclès* paru chez Gallimard en 1939 – l'auteur d'*Hadrien* était sensible aux érudits bienveillants⁵. Curvers, de son côté, n'ignorait pas l'intérêt, pour l'avenir de sa revue, d'une collaboration prestigieuse⁶.

La relation d'Alexis et de Marguerite évolue rapidement vers la familiarité. Dès le deuxième échange, la seconde abandonne l'apostrophe la plus neutre – « Monsieur » – pour un « Cher Monsieur » à peine moins conventionnel (8 février 1954, *HZ*, 309), mais que sa réponse à l'affirmation d'Alexis – « depuis très longtemps je suis de vos lecteurs les plus fidèles » (30 janvier 1954, HL)⁷ – prédispose à mieux encore : « votre charmante lettre [...] m'apprend que vous êtes un de mes anciens amis » (8 février 1954, *HZ*, 309). Certes, la vanité d'auteur a sa part dans ce 'certificat' prématuré qui ne vise surtout qu'à la dissimuler ; on n'en est pas encore au « Cher Ami » qui deviendra courant plus tard. Inversement, c'est la déférence d'Alexis, exprimée d'emblée avec insistance, qui retardera, même après la rencontre d'avril, le passage de « Madame » à « Chère Amie » (par exemple le 25 février 1955, HL), en attendant que l'enthousiasme de la collaboration naissante, combiné aux premières confidences, s'élève au « Chère et grande amie » du 7 mai 1955 (HL)⁸. Les prévenances du Liégeois prennent parfois des allures de jeu amoureux, auquel sa correspondante, puisqu'elle répond, se sera quelque peu prêtée⁹.

Amitié littéraire

Assez naturellement, l'amitié des deux écrivains sera jalonnée d'envois ou de découvertes de leurs œuvres et des commentaires qu'ils suscitent. Échange inégal, toutefois : Alexis est de loin le plus généreux, qui adresse à Petite Plaisance, en s'en excusant, « une véritable bibliothèque » (6 juin 1955, HL) ; le seul aussi qui soit constamment admiratif, tandis que sa

correspondante se fait un impérieux devoir de critique. En réponse aux Callimaque, il lui décerne un éloge dont plus d'un usera, mais qui n'était pas sans danger pour l'équilibre de leur relation : « Tout ce qui sort de votre plume est [...] *souverain* » (15 février 1954, HL ; nous soulignons)¹⁰. Elle le remercie, le 14 août, de ce qu'il lui dit « d'*Électre* et surtout de Clytemnestre » (HZ, 369), comme elle remerciera, le 15 août de l'année suivante, qu'on lui parle de *Feux*, qu'il vient d'acheter (HZ, 482). En revanche, quand elle accusait réception, le 14 août 1954, de *Ce vieil Œdipe*, drame satirique, ce n'était qu'en post-scriptum : elle n'avait « encore eu le temps que de le feuilleter », et annonçait déjà « des objections quant à la *forme* », difficiles à « exprimer dans une lettre. [...] Attendons plutôt d'être à nouveau réunis » – *sine die* (HZ, 370).

Son appréciation des romans de Curvers (15 août 1955) est plus élogieuse. Elle a lu « avec délices » *Printemps chez des ombres*, histoire d'un groupe de jeunes Liégeois en mal de vivre. Elle se scandalise qu'il n'ait pas eu plus d'écho, mais prend la peine de noter comme « seul défaut » du livre que son auteur n'ait « pas su ou pas voulu » décrire la « beauté passagère » de ce Gustave qui « obsède Sylvestre »¹¹ – où est l'obsession ? *Bourg-le-Rond*, tranche-t-elle, « est moins réussi » (HZ, 479-480)¹². Quand elle reçoit *Entre deux Anges*, en juillet 1956 – ce sont les anges gardiens du narrateur, Tracassin le sévère et Vol-au-vent le bon enfant –, elle trouve « les Anges [...] charmants », mais aurait « beaucoup à dire sur le côté un peu désultoire¹³ de l'œuvre, très justifiable dans ce cas particulier », mais qui l'« inquiète comme tendance » (HZ, 561).

Les poèmes sont les moins bien traités, du moins ceux du *Cahier de poésie* (1922-1949), qui lui « semblent rester en deçà de [l'] excellence formelle nécessaire » – humiliant pour Curvers, ces « conseils de Boileau » auxquels elle le renvoie : il se les sert assez pour qu'une autre les lui serve (15 août 1955, HZ, 481). Dans sa réponse aux confidences d'Alexis (3 mars 1955), elle se bornait à dire entre parenthèses, des vers qui les clôturent, qu'ils « sont beaux » (HZ, 457)¹⁴.

Parmi les commentaires qu'ils échangent, rares sont ceux qui ont valeur d'analyse. *Printemps chez des ombres*, comme on pouvait s'y attendre, bénéficie d'une caractérisation nuancée, tout à l'honneur des deux correspondants : « La grisaille argentée de ces existences, l'exquise dignité

de ces personnages modestes (aucun n'est une caricature, ou un épouvantail), le discret rehaut d'une couleur locale jamais excessive, la finesse des notations d'ordre social [...] et la beauté poignante de la donnée centrale [...] m'ont paru d'un très pur et très subtil artiste » (15 août 1955, HZ, 479). Curvers, de son côté, est trop enthousiaste pour véritablement analyser, sauf dans le cas de *Feux*, « livre brûlant et cependant sculpté dans un marbre très dur », que l'alternance du journal intime et des récits mythiques fait bénéficier de leurs vertus respectives de vérité psychologique et de retentissement immuable ; il y voit d'ailleurs « un élément de sagesse chrétienne non adventice, mais naturellement présent à la vie profonde des âmes même non chrétiennes » (7 mai 1955, HL) qu'il met en rapport avec cette maxime de *Feux* – « on ne possède que ce qu'on ne possède pas » (OR, 1090) – particulièrement transposable à ses amours du moment, la formule flattant en outre son goût du paradoxe. Mais c'est « Marie et Alexis » qu'elle remercie de lui « parler si bien de *Feux* » – Marie dont les essais n'ont cessé de revendiquer l'actualité des mythes antiques – ; ce qui lui permet d'en reparler elle-même : « de tous mes livres le plus secret, et en même temps la clef de tous les autres » (15 août 1955, HZ, 482)¹⁵.

Elle montre en fait plus de considération pour les essais de Marie Delcourt – Marie « que j'admire » – mais dont elle estropie le nom, l'écrivant sans *t* (14 août 1954, HZ, 370). Témoin *La vie d'Euripide*, « lu avec intérêt et admiration » (à Paul Dresse, 26 avril 1954, DBG 6), *L'oracle de Delphes*, où elle a « immensément appris » (30 décembre 1955, AC, carte postale de Mont-Désert) et même la *Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes*, offerte par une amie des Curvers (la baronne Boël), utilisée à Fayence (16 février 1955, AC, carte postale de Fayence), et ensuite à Petite Plaisance, où elle est conservée, comme il se doit, dans la cuisine (15 août 1955, HZ, 478). En ces années où Zénon l'occupe à nouveau, elle demande à Marie son *Erasme* (3 mars 1955, HZ, 458) – auquel celle-ci joint sa préface à *L'Europe humaniste*, catalogue d'une exposition organisée à Bruxelles en 1954-1955 –, envoie elle-même son *Pindare*, dont Alexis confirme la réception le 26 mars en précisant que l'exemplaire « si somptueusement dédié » remplacera désormais celui qui figurait déjà dans sa bibliothèque (HL).

On ne peut se le dissimuler : autant Curvers multiplie les affabilités pour être agréable à sa correspondante, autant celle-ci s'engage peu. En voici un exemple significatif. Elle lui conseille, le 29 mai 1954 (AC, carte postale de Heidelberg), d'envoyer à Georges Duhamel, au *Mercure de France*, un article de lui sur la réforme de l'orthographe qu'elle a jugé « admirable », « si beau et si utile » qu'elle a cherché « le moyen de le répandre » et dont la position conservatrice est claire : la réforme est un signe de décadence (21 mai, AC, carte postale de Stuttgart ; elle souligne). Elle affirme écrire elle-même à Duhamel à ce propos le 29 mai. Si elle y revient, le 14 août, c'est seulement pour annoncer que Duhamel « n'a répondu à ma communication à votre sujet que par une note très froide » (HZ, 369)¹⁶ – belle occasion, assez peu amicale, mais qui n'est pas sans fondement ni paranoïa, de se mettre à l'abri d'éventuelles demandes de recommandation : « Je crois que l'attitude du *Mercure* et de son directeur tient à une hostilité que je sens de plus en plus envers moi dans certains quartiers » (*ibid.*) . De même à propos de Gallimard, chez qui Curvers espère publier ce *Tempo di Roma* qui lui donnera la notoriété : « je risquais de vous desservir plutôt que de vous aider » (HZ, 369)¹⁷.

Affinités électives

Un facteur d'un autre ordre a joué dans l'établissement et l'approfondissement de cette correspondance amicale, qu'il serait intéressant d'étudier aussi en fonction des réticences des milieux bien-pensants à l'égard d'œuvres qui transgressent leurs interdits. Dès sa lettre du 30 janvier 1954, Curvers fait entendre à sa correspondante que ses livres sont « salutaires [...] à ceux que tourmentent les mêmes problèmes qui s'y trouvent si noblement et magnifiquement traités » (HL). Il ne revient pas sur ce sujet le 15 février et pas davantage le 2 juin. Après quoi les contacts s'espacent, ce que peuvent expliquer, pour l'un comme pour l'autre, la surcharge des démêlés avec les éditeurs, pour Marguerite, les tournées de conférences en Allemagne et le lourd désaccord avec Jean Marchat sur la mise en scène d'*Électre*¹⁸, pour Alexis, précisément, une passion dévastatrice pour Arille, un jeune peintre en bâtiment, marié et père de

famille ; et sans négliger sa légendaire paresse, dont il va pourtant se départir en faveur de sa correspondante.

À l'envoi du cahier 3 et 4 (décembre 1954), l'auteur d'*Électre* tarde à réagir. Curvers s'inquiète. Mais la carte qu'elle poste le 16 février 1955 de Fayence, son séjour d'alors, fait allusion à une « brève conversation de novembre », sans doute par téléphone, qui lui a donné « un peu d'inquiétude » : « je me souviens de la tristesse que je sentais dans votre voix » (AC). À cet aveu d'une sensibilité mesurée¹⁹, Alexis répond le 25 février, confirmant sa tristesse et prenant à son compte l'inquiétude de Marguerite, qu'il craignait d'avoir « fâchée » : il s'autorise de ce qu'elle ait été « assez clairvoyante pour [...] deviner à distance » son angoisse pour s'abandonner davantage à la confiance, quitte à conclure : « C'est peut-être maintenant que vous serez fâchée » (HL). Marie, le 26, confirme à demi-mot : « Alexis Curvers ne va pas aussi bien que je voudrais et un mot de vous peut pour lui infiniment » (HL) .

La subtilité de la réponse d'Alexis mérite qu'on s'y arrête. Cette crainte d'avoir irrité sa correspondante, il a commencé par l'associer lui aussi à une paranoïa généralisée où se trahit sa vulnérabilité : « je sens présentement l'univers fâché contre moi » (HL) – à comparer à cette déclaration du 9 septembre 1956, sans rapport direct avec l'épreuve amoureuse : « Tous mes livres ont été accueillis d'abord par de véritables transports de haine » (HL). Mais il s'attarde ensuite à une évocation lyrique de Fayence, qu'il dit avoir traversée en 1940 au temps de l'invasion allemande – si même son journal intime d'alors n'en dit rien –, Fayence, « qui de loin m'a fait signe, m'a rassuré de son visage d'éternité qui ne ressemblait à aucun autre », et où il affirme avoir eu le pressentiment qu'il reviendrait, pour peut-être y vivre. Le lieu ainsi commémoré pour l'apaisement qu'il apporta permet toutefois de passer de la tristesse d'hier, de l'inquiétude qu'on vient de s'approprier, non encore « dissipées » aujourd'hui, à « l'angoisse » d'autrefois – celle « de l'exode » – pour glisser de là, sans se soucier de la différence de nature des faits ainsi amalgamés, à une autre « épreuve épouvantable », dite « sans espoir, sans issue, [...] endurée et bravée dans les pires conditions qui se puissent, les plus douloureuses, les plus contraires et les plus périlleuses », et dont l'éprouvé se dit accablé « corps et âme, de jour et de nuit » : la nouvelle passion (*ibid.*).

Rhétorique d'autant plus exaltée qu'elle ménage l'ultime retardement de l'aveu. On pense à un autre *Alexis*, auquel Curvers pense aussi. Incapable « de plus rien faire, sauf quelques poèmes », il transcrit la finale de l'un d'entre eux, clairement adressé à l'aimé, suivie d'une réminiscence de Racine qui a dû plaire²⁰ et d'un emprunt à un titre connu, le tout formant un alexandrin aux sonorités étudiées : « C'est Vénus tout entière et c'est le vain combat » (*ibid.*). L'ambiguïté du détour, son foisonnement proprement littéraire, s'accroît encore quand on s'avise que, dans ce contexte, évoquer Fayence est déjà une façon d'y revenir, voire d'y être invité. Faut-il rappeler qu'un roman inachevé de Curvers devait s'intituler *Détours obscurs* ?

De Fayence, Marguerite Yourcenar répond le 3 mars, d'abord en évoquant le charme du village – : « Que j'aimerais partager avec vous tout cela »²¹ –, fût-ce pour préciser qu'elle n'y sera plus que « peu de temps », des conférences l'appelant en Suède fin avril (*HZ*, 456). Mais surtout elle réagit à la confiance avec des attentions où, pour convaincre, elle-même se dévoile et fait cause commune : « nous avons choisi de renoncer à une morale courante faite de préjugés et de payer le prix qu'il faut ce grand luxe et cette grande nécessité : une morale libre » (*HZ*, 457). Mais si elle insère l'épreuve du moment dans une justification plus large – « je suis assez de ceux qui croient que toute expérience est à accueillir, avec une sorte de respect, pour ce qu'elle nous apporte d'enrichissement et d'approfondissement » –, c'est pour inciter à la maîtriser : « en vivant ainsi une expérience douloureuse, on en neutralise en quelque sorte le poison ; on s'en fait maître en la faisant sienne ». Et diagnostiquant chez Alexis une « tendance à la dépression », elle l'avertit de ce que son « tempérament » et son « état nerveux » l'exposent au « goût de l'émotion pour l'émotion et de l'événement pour l'événement ». Certains de ces conseils pourraient paraître prémonitoires, pour elle comme pour lui, en regard de leurs affrontements futurs – particulièrement lorsqu'elle le met en garde contre des réactions d'orgueil ou de « vanité blessée » – et ce qu'ils pourraient avoir de blessant se retrouve jusque dans son effort pour les tempérer : l'« obstination [...] à aller jusqu'au bout d'une route dangereuse ou sans issue (*ἔρωσ ἀδυνάτων*) » est à la fois « admirable et absurde » (*ibid.*) .

Alexis perçoit l'ambivalence de ces recommandations, même s'il choisit d'en tirer un éloge de plus – « Votre lettre est l'intelligence, la bonté,

la rectitude mêmes » (15 mars 1955, HL). « [R]éconforté et reconnaissant », mais non délivré, refusant la suggestion que l'échec essuyé soit dû à l'indignité de l'aimé, l'attribuant plutôt à la sottise provinciale, il n'accepte de prendre distance du présent que pour dénoncer une « fatalité désormais manifeste » de sa nature, qu'il ne pourrait conjurer qu'en s'« abstenant de vivre ». Tout plein encore de ce présent douloureux dont il ne se retient de préciser les circonstances qu'en les annonçant pour plus tard, il en donne la quintessence dans un sonnet sans titre – il s'intitulera « Final » dans l'édition de 1993 –, le seul de sa production d'alors qu'il livre à sa correspondante et qui apostrophe le destinataire aimé en tant que « jeune loup ». La suite est toute à l'éloge de Marie Delcourt, « avec qui je peux tout partager et tout sauver » – et particulièrement leur union, « amour authentique traversé par d'autres amours et les acceptant sans en être diminué » (*ibid.*)²².

À ce stade, l'amitié des deux écrivains, pour être devenue confidentielle, n'en atteste pas moins sa fragilité, que l'heureuse rencontre de Fayence, où Marie et Alexis auront finalement été invités par Grace et Marguerite tout à la fin de leur séjour varois, ne suffira pas à préserver : si Yourcenar accorde volontiers ses conseils à de jeunes auteurs en mal d'écriture ou d'amour hors norme – quel âge imagine-t-elle à Curvers quand, proche de la cinquantaine, il lui écrit pour la première fois ? –, il n'est pas d'exemple qu'elle ait pris en charge un désespéré vieillissant, que ses conseils n'apaisent point, moins encore un écrivain rare en quête d'éditeur. Car Gallimard va refuser *Tempo di Roma*, plongeant Alexis, qui dit l'apprendre le dimanche 24 juin 1956, dans une autre forme d'abatement dont il fait aussitôt l'aveu à sa correspondante, cherchant en elle une compassion quasi maternelle, qui n'est pas sans faire songer que Marie elle-même est de quinze ans son aînée : « Je vous parle comme un enfant [...]. Vous êtes au monde la seule personne que j'aie envie de voir » (HL)²³. Sans pour autant mettre de côté l'autre douleur : « le drame que vous savez [...] s'est soudain rallumé ». Le tout marqué d'imagination morbide : « je me demande si ce n'est pas pour moi la nuit *définitive* ». Coïncidence qu'il ne manque pas de relever, le 24 juin est un dimanche « affreux entre tous ! Et c'est la Saint-Jean, fête de mon père mort il y a un peu plus de 30 ans » (*ibid.*).

Tant de sensibilité à fleur de peau n'obtient le 17 juillet qu'une réponse à nouveau ambiguë. Célébrant « l'énergie spirituelle de Marie », Yourcenar se dit « désolée », mais non par le « bouleversement » qu'Alexis lui a laissé voir – « cette crise sans cesse recommençante comme celle [...] d'un mal de dents » –, « mais par le fait que vous semblez vous y complaire », en quête « du stimulant qui consiste à être malheureux » : « J'ai horreur de voir un oiseau donner de la tête contre une vitre fermée [...] » (HZ, 560). Et elle passe à autre chose. Alexis n'aura plus, le 31 juillet, que cette défense timide : « Non, chère Marguerite, ne vous figurez pas que j'aime souffrir [...] ». Et de rappeler ce que lui disait, vingt-cinq ans plutôt à Alexandrie, Suzanne Rolo : « Vous ne savez ni souffrir ni faire souffrir » (HL) – propos remémoré plus complètement à la date du 12 janvier 1941 dans son journal intime (Gravet 2006, 797).

A bride abattue

Alexis Curvers a pourtant reçu une nouvelle qui est pour lui comme un coup de fouet salutaire. Le 17 juillet 1956, Marguerite Yourcenar lui a annoncé sa venue en Belgique et à Liège pour fin octobre, début novembre, après une tournée de conférences en Hollande. Il se fait beaucoup d'illusions concernant cette nouvelle rencontre. S'il ne répond que le 31, c'est pour proposer d'organiser lui-même conférences et séjour et de saisir en outre cette occasion pour publier les poèmes reçus. Le 20 août, elle marque son accord²⁴, lui annonce le long poème intitulé « Les Charités d'Alcippe » qui donnera son titre au recueil, précise une première fois les dates d'arrivée et de départ (du 7 ou 8 novembre jusqu'aux environs du 15). C'est en fait le début d'une course contre le temps où Curvers multipliera les prévenances et où les dispositions prises changeront plus d'une fois.

Le 30 du même mois, Alexis accepte Alcippe, propose en frontispice un dessin de Maillol, une conférence à l'Université, une autre à l'APIAW²⁵, un entretien familial dans les locaux de *La Flûte*, un tirage d'au moins 200 exemplaires dont il organiserait la vente en Belgique et en Hollande, dans les villes où elle parlerait – « Tout s'arrange admirablement », pour « la

gloire » et « la joie » de Marguerite, à laquelle il redit l'honneur qu'elle lui fait, mais aussi l'urgence de recevoir le texte à imprimer (AC). Le 2 septembre, elle consent à tout : date de publication – mais l'intervalle est court –, frontispice – qu'elle ne demande pas à voir –, tirage et vente – elle craint même, « pour employer une poétique métaphore », de lui « faire boire un bouillon » (HZ, 571-572) ; enthousiasmée aussi par les qualités de son imprésario et éditeur poète, elle le remercie de tellement travailler pour elle. Mais l'accord n'est qu'apparent.

Le 9 septembre, Curvers confirme son désir de prendre le plus grand nombre possible de poèmes, en fonction du temps et des possibilités matérielles. Le 29 septembre, il va jusqu'à adresser à Marguerite – en Amérique et en Hollande, car elle doit entre-temps s'embarquer pour l'Europe – une page de corrections de détails – coquilles ou négligences –, toutes justifiées et que Marguerite acceptera en effet. Il y ajoute le 7 octobre une substitution de mot qu'il a opérée la veille au moment d'imprimer la page en cause – car il n'a pas assez de caractères pour composer plus d'une page à la fois – dans une strophe du poème d'Alcippe : *accourt* plutôt que *gémît* (HL)²⁶. C'est Grace qui répond : « Naturellement, *accourt*, non *gémît* » (Rijn-hôtel, Arnhem, 12 octobre 1956, AC)

Le 1^{er} novembre, de Gand, Yourcenar intervient encore dans l'organisation du séjour et surtout commente l'édition, « enchantée du caractère choisi et de l'excellent papier, mais [...] » (HZ, 586). Les deux principaux reproches tombent comme un couperet : inutile précipitation, inadéquation du frontispice. La longue lettre de justification d'Alexis, le 4 novembre, détaillant les difficultés de l'entreprise, reçoit une réponse datée du 5 : si les objections « restent ce qu'elles étaient », Marguerite regrette « infiniment » de l'avoir offensé et d'avoir donné tant de travail à ses « collaborateurs » – mais quels collaborateurs ? Marguerite oublie-t-elle que c'est Marie elle-même qui coud les cahiers ? – ; elle ne tait ni sa « gratitude » pour les soins apportés, ni le plaisir que lui ont donné les exemplaires finalement reçus, qu'elle aurait « beaucoup montrés et loués » (HZ, 587-588). À quoi Curvers répond lui-même brièvement, le 8 novembre : « Votre lettre m'a aidé à sortir d'une profonde angoisse, que j'espère maintenant définitivement dissipée » (HL). Et il lui souhaite la

bienvenue à Tilff, la petite ville voisine de Liège où il habite et où elle a choisi de résider à l'hôtel.

Elle y arrive le soir du 9 novembre. Fin de l'amitié.

Maurice Delcroix, Université d'Anvers

Catherine Gravet, Université de Mons

Notes

1. Paul Dresse avait publié dans *Le Phare Dimanche* du 13 janvier 1952 une courte recension des *Mémoires d'Hadrien*.
Nous citerons les lettres inédites des uns et des autres d'après les originaux conservés soit au Fonds Yourcenar de la Houghton Library à Harvard (désormais sigle HL), que nous remercions pour son autorisation, soit aux archives familiales de Philippe Curvers (désormais AC) et d'Andrée de Bueger (désormais DBG, suivi de la numérotation), généreusement ouvertes à Catherine Gravet : qu'ils veuillent bien accepter notre gratitude, qui va également aux ayants droit de Marguerite Yourcenar, Luc Brossollet et Yannick Guillou, pour le soutien qu'ils ont apporté à notre projet.
2. Auguste Francotte nous fait remarquer que les intellectuels liégeois qui fréquentent le salon d'André Grandjean après la guerre – c'est là qu'en décembre 1946 il rencontre Alexis pour la première fois – font tous assaut de préciosité. Curvers en est une vedette.
3. Elle apprécie également « l'agréable dissonance d'un poème ancien anonyme ». Le 26 mars 1954, son correspondant prendra plaisir à relater qu'à sa conférence dans un cercle d'éducation populaire de Tilff, ce sont les poètes du XVII^e siècle qui ont été le plus appréciés : « Belle réponse aux modernistes qui se croient près du peuple ! » (HL). Le 29 septembre 1956, il reviendra encore, quasi mot pour mot, sur les « nuances précieuses que les poètes ont laissé perdre en renonçant au grand ton des élégies d'autrefois » (HL).
4. Voir Halley 2005 et Gravet 2005 et 2006. Catherine Gravet a pu retrouver des poèmes de Curvers écrits en 1920 (à 14 ans) ; Yourcenar, de son côté, dit les poèmes publiés dans *Les Dieux ne sont pas morts* « plus anciens » que *Le Jardin des Chimères* (YO, 53), composé lui-même « à seize ans » (OR, XV).
5. Elle s'en explique dans sa lettre du 15 août 1955 (HZ, 482). Voir par exemple ses lettres à Étienne Coche de la Ferté (HZ, 331) ou Atanzio Mozzillo (HZII, 38).
6. À supposer qu'il n'en ait pas le calcul, d'autres pourraient l'y avoir fait penser, à commencer par sa femme ou Stéphane Audel, cet ami dont nous reparlerons à propos de la mise en scène d'*Électre* par Jean Marchat, et qui lui écrivit le 1^{er} août 1954: « Marchat [...] mise sur le succès d'Adrien [sic] » (AC).
7. Pieux mensonge, à la mesure de sa vénération ? ou demi-vérité ? Il possédait dès longtemps le *Pindare*, comme le confirme Marie Delcourt : « c'est Alexis qui me l'a fait

lire, car il avait l'ouvrage dans sa bibliothèque quand je l'ai connu » (HL). Son journal intime, à la date du 23 octobre 1941, mentionne, mais sans commentaire, sa lecture de Virginia Woolf, *Les Vagues* (Gravet 2006, 855) – préface et traduction de qui l'on sait. Et le 9 février 1952 « Lu avec une complète et constante adhésion l'admirable livre de Marguerite Yourcenar : *Mémoires d'Hadrien* [...]. Elle comprend tout et fait tout comprendre et aimer, et peint notre siècle à travers celui des Antonins » (Gravet 2006, 1024). D'autre part, il n'est pas exclu, s'il a eu vent du premier roman de Marguerite Yourcenar paru depuis 1929 – *Alexis ou le Traité du vain combat* –, qu'il ait été attiré par le titre et marqué par le contenu, notamment par l'homosexualité du personnage titulaire et les scrupules qu'il a gardés de son enfance catholique. Sa correspondance avec Marguerite y fera en tout cas référence : « j'ai souvent pensé que, si vous étiez moins loin, seul peut-être l'auteur d'*Alexis* aurait pu me venir en aide » (25 février 1955, HL) ; « et puis, n'est-ce pas ? il est tout de même assez curieux que je m'appelle vraiment / Alexis » (7 mai 1955, HL ; clause et signature). Voir infra un autre exemple.

8. Les positions sociales (réelles ou imaginaires) de Curvers et de sa correspondante sont à cet égard déterminantes. Il connaît les usages du monde grâce à la lecture de Proust et... de la Baronne Staffe et les a pratiqués dans les salons qui l'ont accueilli, comme celui de la Baronne Marthe Boël, où il a probablement rencontré la poétesse Hélène Goblet d'Alviella. D'où sa haute idée des dames de l'aristocratie, qu'il rêve sans doute en Aliénor d'Aquitaine et pour lesquelles il trempe sa plume dans un mélange de miel et d'eau de rose.

9. ... sans nécessairement qu'elle se souvienne ni prévoie qu'aux temps lointains où elle parlait d'un *vain combat*, où elle parlera d'*Éternité*, Marie aurait pu s'appeler Monique, tout comme Marie et Alexis, l'âge mis à part, auraient pu s'appeler Jeanne et Egon ; et sans de notre part négliger qu'en 1956, les séquelles de son cuisant échec auprès d'André Fraigneau peuvent lui faire considérer de façon pour le moins mitigée un homme qui s'éprend d'un homme et le lui confie impudemment – imprudemment.

10. Il y revient le 15 mars, plus emphatiquement encore : « ô grande, ô souveraine Amie » ; et le 7 mai 1955 : « on voudrait vous servir comme une reine » (HL). Voir par exemple Galey 1980, 70-75, Bernier 1990 ou encore, en limitant l'impact de la métaphore, Ollivier 2002.

11. *HZ*, 479-480. Il s'agit en fait de Hyacinthe et non de Sylvestre, jeune professeur marié qui s'éprend de son élève Gustave. Curieuse coïncidence : Marguerite Yourcenar oublie ici ce prénom, alors qu'elle l'utilise, parmi d'autres (fictifs), dans une page de *Feux* l'associant à Alexis dans un inventaire exemplatif des influences subies et où tous deux montrent des goûts généralement féminins : « Je tiens d'Hyacinthe le goût des fleurs, de Philippe le goût des voyages, de Céleste le goût de la médecine, d'Alexis le goût des dentelles » (OR, 1155).

12. A propos de *Bourg-le-Rond*, Yourcenar argue de « la quasi-impossibilité pour un écrivain moderne, de produire une satire » à la mesure des anciens : seuls Orwell et

Huxley, Voltaire et Anatole France y ont réussi. Mais elle revient à Alexis pour la flèche du Parthe : « la difficulté vient-elle de ce que vous mélangez les techniques du conte satirique et celles du roman réaliste de longue haleine ? » (HZ, 480). La suite de la lettre s'en prend longuement à l'érudit Charles Picard, auteur de « L'Empereur Hadrien vous parle » – Marie Delcourt, le 24 juillet, a condamné l'article en signalant, de l'homme, la réputation de « bonté » (HL) : « non, je ne crois pas en sa bonté » réplique Marguerite (HZ, 481).

13. *Sic*. Du latin *desultorius*, épithète appliquée au cheval qui sert à la voltige. Le mot ne devait pas faire difficulté pour ces deux amoureux du latin que sont Curvers et Yourcenar, l'image pouvant désigner ici les jeux de la plaisanterie littéraire.

14. Rappelons toutefois que le poème de Curvers présent dans le premier numéro de *La Flûte Enchantée* (« Ma fille ») avait été rangé parmi ceux qu'elle jugeait d'un niveau exceptionnel. Difficile d'identifier formellement cette « fille ». À la poétesse Anne-Marie Kegels qui a perdu son père, il écrit le 30 juin 1953 : « Il me semble que vous êtes désormais un peu ma fille : celle que votre père continue à chérir ressemble un peu à celle dont le poème vous dira combien elle m'est chère ». « Ma fille » sera recueilli dans le *Second Cahier de Poésie*, Curvers 1993, 46-47.

15. ... quitte à en abâtardir la première phrase, « J'espère que ce livre ne sera jamais lu », en flanquant le dernier mot d'une parenthèse prétendument explicative, « (mal lu) », qui lui fait perdre toute sa jactance.

16. Nous n'avons pas connaissance de ces lettres de Yourcenar à Duhamel, ni de la note de celui-ci. D'autre part, Curvers a-t-il envoyé lui-même l'article à Duhamel ? Catherine Gravet ne le pense pas. Il écrit à Yourcenar, le 18 août 1954 : « Ne parlons même pas de Duhamel, vieillard à tous égards dépassé » ; mais il ajoute « Il m'avait aussi écrit, à propos de l'Orthographe, un mot plutôt aigre que doux (nuance : de quoi vous mêlez-vous, jeune homme, alors que je suis là pour défendre la brèche ?) » (HL). En revanche, Henry Allard-Bescherelle avait fait savoir à Curvers, le 22 juin 1954, qu'il parlerait volontiers à Georges Duhamel de « la défense orthographique », quand il le verrait aux réunions des Amis de Daumier – mais quand ? (AC). Curvers, avant la guerre, avait déjà reproché à Duhamel d'être subjectif, chauvin, de ne pas penser juste, dans plusieurs critiques cinglantes données à la *Luxemburger Zeitung*. (Gravet 2004).

17. *Tempo di Roma* sera publié chez Robert Laffont en 1957 : le succès suit de peu la rupture (contrat signé fin 1956, après le refus de Julliard ; achevé d'imprimer du 10 février 1957). À propos de l'envoi à Duhamel, elle avait prévenu : « n'exagérez pas mon pouvoir : je n'ai que celui de lutter très constamment pour ce que j'aime » (29 mai 1954, AC). À quoi il répond : « Avez-vous pensé que je vous louais pour votre pouvoir ? Je vous remerciais de votre bonté » (2 juin 1954, HL). Curvers, comme on va le voir, est autrement dévoué pour ses amis.

18. Envisagée dès 1953 au théâtre des Mathurins, retardée par le décès de Marcel Herrand, sa réalisation par Jean Marchat, fort controversée, verra s'affronter l'auteur et le

metteur en scène, notamment sur la distribution. Un procès clôture ' l'affaire Marchat' en mars 1956 : ce douteux triomphe ne sert pas la réputation de Yourcenar dans le milieu parisien et ne favorise pas, chez elle, l'esprit de conciliation. À noter qu'à la suggestion insistante de Curvers (les 28 juin, 21 juillet et 18 août 1954, HL), mais sans le nommer, Yourcenar avait un moment proposé à la direction du théâtre un acteur ami d'Alexis que Jean Marchat avait déjà employé : « On m'écrit pour me recommander très instamment Stéphane Audel [...] pour le personnage (je suppose) d'Égisthe » (Lettre à Mme Harry Baur, 14 août 1954, HZ, 368). Stéphane Audel était aussi l'auteur du *Cercle de feu* – une autre *Électre* –, diffusée le 26 août à la radio de Bruxelles, que Wim Gérard, se faisant l'interprète de Curvers, compare à celle de Yourcenar – « très différente et pareillement originale » – dans le cahier 3 et 4 de *La Flûte enchantée* (1954, 72-73).

19. Ce n'est pas le seul : « Les poèmes à la mémoire de Catherine Fauln m'ont beaucoup touchée » (21 mai 1954, AC), « votre lettre [...] me touche infiniment » (29 mai 1954, AC). Il est vrai qu'elle avait déjà dit, à propos du premier cahier d'art poétique : « Votre entreprise, et votre réussite, me touchent » (8 février 1954, HZ, 310), où le terme de 'réussite' n'appartient pas précisément au registre de la sensibilité.

20. ... d'autant plus qu'elle travestit le type d'amour en cause, et rencontre chez Yourcenar une très ancienne ferveur racinienne : « J'aimais Phèdre » – à huit ans (YO, 28).

21. En rapprocher ce « Combien je voudrais vous voir dans votre île ! », par lequel Curvers, qui a souvent songé à s'installer, à vivre « ailleurs », et notamment aux États-Unis., entrouvre le 6 juin 1955 l'espoir plus modeste d'une visite, qui ne se réalisera jamais.

22. Dans son 5^e cahier (6 mai 1955, 89), le directeur de la *Flûte* reproduit ce sonnet avec en regard – *chants amébées* où transparait le dialogue de deux époux blessés – un poème de Marie Delcourt, « Moment ». A propos du poème de Marie, il confie à Yves-Gérard Le Dantec : « je goûte en particulier, pour ma part, ce vers au prolongement presque illimité (encore qu'il prescrive précisément une limite) : [“]Espoir, retiens ta main qui voudrait se hâter...”[...] » (9 juillet 1955, Fonds Le Dantec)..

23. Sa lettre du 31 juillet 1956 revient sur l'image : « Pardon pour une dernière lettre [...] enfantine et sotte ». Marie, de son côté, se comporte vis-à-vis d'Alexis tantôt comme une mère parfois abusive, tantôt comme une enfant à protéger, car son infirmité lui rend tout déplacement pénible.

24. ... sur « deux conférences » et des poèmes « retenus par moi, mettons une trentaine », auxquels il faudra « s'en tenir exactement », publiés « en tirage limité » et « dans les conditions indiquées par vous, c'est-à-dire n'excluant pas une édition publique plus tard en France en un plus gros volume », pour laquelle elle entreprendra les éditions Plon. La « trentaine » se réduira en fait à vingt-trois, plus le long poème des « Charités ».

25. Association pour le Progrès intellectuel et artistique de la Wallonie.

26. Précisons qu'il ne prend cette liberté que conformément à la première version reçue : apercevant le bateau naufragé, « la femme du marin accourt au bord des flots »

(Yourcenar, 1956, 8). Dans l'édition de 1984, Marguerite supprimera toute la strophe, la remplaçant par une autre toute différente, où la femme du marin a disparu comme le reste.

Références bibliographiques

Les lettres inédites proviennent des archives familiales d'Andrée de Bueger (sigle DBG), de Philippe Curvers (sigle AC) et du Fonds Yourcenar de la Houghton Library à Harvard, bMS Fr. 372.2, 5656 pour les lettres de Marie Delcourt, 5658 pour les lettres d'Alexis Curvers (sigle HL) « *By permission of the Houghton Library, Harvard University* ». La lettre d'Alexis Curvers à Le Dantec provient du Fonds Le Dantec, Paris, BNF, carton n° 49).

Œuvres d'Alexis Curvers,

Bourg-le-Rond, en collaboration avec Jean Sarrazin [=Jean Hubaux], Paris, Gallimard, 1937.

Printemps chez des ombres, Paris, Gallimard, 1939 (réédition : Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1987).

Ce vieil Œdipe, Bruxelles, De Visscher, 1947.

Cahier de poésies (1922-1949), Paris, typographie François Bernouard, 1949.

« Sur la réforme de l'orthographe et la pédagogie nouvelle, réflexions d'un observateur », *Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique*, t. 32, n° 1, mars 1954, 212-37.

Entre deux anges. Chroniques, Bruxelles, Le Rond-Point, 1955.

Tempo di Roma, Paris, Robert Laffont, 1957 (réédition : Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 2007.)

Second cahier de poésies [posthume], Verviers, La Dérive, « À l'enseigne de la Flûte enchantée », 1993.

Journal intime [voir Gravet, 2006, 664-1085, à paraître]

Œuvres de Marie Delcourt

La Vie d'Euripide, Paris, Gallimard, 1930.

Périclès, Paris, Gallimard, 1939.

Méthode de cuisine à l'usage des personnes intelligentes, Paris-Bruxelles, Baude, 1944.

Érasme, Bruxelles, Libris, 1944.

L'Oracle de Delphes, Paris, Payot, 1955.

Œuvres de Marguerite Yourcenar (éventuellement précédées du sigle qui y renvoie)

Le Jardin des Chimères, Paris, Perrin, 1921.

Les Dieux ne sont pas morts, Sansot/R.Chiberre, 1922.
Les Charités d'Alcippe / et autres Poèmes / ornés d'un dessin d'Aristide Maillol, Liège, La Flûte enchantée, 1956 (repris et augmenté dans *Les Charités d'Alcippe*, Paris, Gallimard, 1984).
 YO : *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Paris, Le Centurion, 1980.
 OR : *Œuvres romanesques*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982 (réimpression de 1995).
 HZ : *D'Hadrien à Zénon*, correspondance 1951-1956 / texte établi et annoté par Colette Gaudin et Rémy Poignault, avec la collaboration de Joseph Brami et Maurice Delcroix / édition coordonnée par Élyane Dezon-Jones et Michèle Sarde / préface de Josyane Savigneau, Paris, Gallimard, 2004.
 HZII : *Une volonté sans fléchissement*, correspondance 1957-1960 / texte établi, annoté et préfacé par Joseph Brami et Maurice Delcroix / édition coordonnée par Colette Gaudin et Rémy Poignault avec la collaboration de Michèle Sarde, Paris, Gallimard, 2007.

Ouvrages mentionnés ou cités

Yvon Bernier, *En mémoire d'une souveraine*, Québec, Éditions du Boréal, 1990.
 Maurice Delcroix, « *Roma, Amor ?* Marguerite Yourcenar et Alexis Curvers », *Bulletin de la SIEY*, n° 26, décembre 2005, 221-231.
 Bérengère Deprez, « L'Optimisme tragique d'Alexis Curvers dans *Tempo di Roma* », *Revue Générale*, 141^e année, n° 10, octobre 2006, 23-32.
La Flûte enchantée, Liège : n° 1 (décembre 1953), 2 (mai 1954), 3-4 (décembre 1954), 5 (mai 1955).
 Matthieu Galey, « C'est une reine, Yourcenar... », *Réalité*, n° 45, octobre 1974, 70-75.
 Catherine Gravet, « La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. La *Luxemburger Zeitung* (1922-1940) », dans *Galerie*, 22^e année, n° 3, 2004, 411-448.
 – « La Collaboration d'Alexis Curvers aux journaux et revues. « *Le Clampin* » (1920-1921), « *Le Quartier latin* » (1920 et 1927-1928) et « *Le Vaillant* » (1925-1926), dans *Le Livre & l'Estampe*, t. 51, n° 163, 2005, 63-107.
 – *Un parcours d'écrivain au XX^e siècle : Alexis Curvers et ses relations littéraires* [thèse de doctorat, inédite], Metz Université Paul Verlaine, 2006.
 Achmy Halley, *Marguerite Yourcenar en poésie / Archéologie d'un silence*, Amsterdam-New York, Rodopi, 2005.
 Eric Ollivier : « Marguerite Yourcenar / Une voix majestueuse », *Le Figaro littéraire*, 30 mai 2002.
 Charles Picard, « L'Empereur Hadrien vous parle », *Revue Archéologique*, 43, janvier-juin 1954, 83-85.
 Virginia Woolf, *Les Vagues*, préface et traduction de Marguerite Yourcenar, Paris, Stock, 1937.